L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue des Charettes, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 10 juillet 1911.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	24
Midi.....	88	28
3 P. M.....	88	28
6 P. M.....	88	28

La Politique ici et ailleurs.

La Politique ne connait pas de frontières ; l'hybride création des temps modernes s'est introduite partout, et partout elle est la même, partout elle use des mêmes procédés pour arriver à ses fins.

Dans notre Etat elle n'avait pas eu, ces temps derniers, l'occasion de "manifester" ; mais récemment elle est sortie de ses quartiers d'hiver, pour ainsi parler, et la voilà aujourd'hui qui s'impose à l'attention publique, qui l'absorbe même, et menace de ralentir le mouvement des affaires tant qu'elle restera en scène.

Six longs mois nous séparent de la première consultation populaire, de cette épreuve qui s'appelle les "Primaires" et qui se livre au sein du parti démocratique. Ces six mois durant chacun des candidats parcourra les campagnes de l'Etat, y haranguera les foules, leur débitera son boniment, signalera à l'attention du peuple les réformes qui font besoin dans son système gouvernemental, les lui promettra ou s'engagera à travailler à les lui assurer si la fortune lui sourit.

Oui, pendant ce semestre, les tribunes se dresseront dans tous les centres populeux de l'Etat ; les orateurs y monteront, y feront leurs professions de foi avec des sonorités de fanfares.

La chose en soi n'est, certes, pas condamnable ; mais elle le deviendra si les candidats se font lanceurs de boue, comme jadis ; si au lieu de voir une paille dans l'œil de leur voisin ils y voient une poutre ; en d'autres mots, s'ils se reconnaissent toutes les compétences, s'attribuent toutes les valeurs, toutes les bonnes intentions, et prétendent que hors eux il n'est point de salut pour l'Etat.

Jusqu'ici les candidats se sont tenus dans une louable réserve ; mais s'y maintiendront-ils ?

Il y a des gens qui n'apportent de mesure en rien. L'intérêt est mauvais inspirateur ; pour réussir, s'imposer, tous les moyens lui sont bons, et la malveillance et la calomnie sont ses armes les plus puissantes ; son arrivisme renverse tous les obstacles.

Les candidats, a-t-on proposé, feront la campagne ensemble. De ville en ville ils iront formuler aux populations leurs promesses de travailler de leur mieux à la prospérité de l'Etat. Excellente pensée, assurément, mais sera-t-elle mise en pratique ?

La discussion des grandes questions qui intéressent la Louisiane se poursuivra avec calme, avec sang froid par ceux qui s'y livreront ; toute acerbité, toute acrimonie en seront écartées.

La campagne que mènent dans l'Etat du Mississipi les candidats au Sénat des Etats-Unis est bien autre. On s'y injurie, on s'y invective, on s'y appelle assassin. Et si on s'arrêtait aux épithètes malsonnantes, aux gros mots, il y aurait moins de mal que de se livrer aux gestes les plus regrettables. L'incident Bilbo-Henry est peut-être sans précédent ; il est de nature à entraîner les conséquences les plus démoralisatrices.

Le Roi Voyageur.

Ces solennelles cérémonies du couronnement du roi George où le monde entier était représenté, ont consacré officiellement le début du règne nouveau. En recevant cet unanime hommage dans l'abbaye de Westminster, George a fait sans doute un retour sur le changement de condition que la mort de son frère aîné, le duc de Clarence, a apportée, il y a dix-neuf ans, à sa destinée.

Il n'était point né pour le trône et se destinait à la marine, où il avait régulièrement et brillamment conquis ses premiers galons. Les dernières années de la vie de sa grand'mère et du règne de son père, en le rapprochant de plus en plus du pouvoir, lui imposèrent d'autres devoirs, qu'il a remplis avec conscience et succès, notamment en allant, à toutes les extrémités du monde, représenter la dynastie dans des fêtes nationales, qui ont fortifié l'unité de l'empire britannique.

Sa première mission impériale, décidée par la reine Victoria, eut lieu après l'avènement d'Edouard VII et le conduisit en Australie, où il allait inaugurer le nouveau Parlement fédéral.

Gibraltar, Malte, Port-Saïd, Suez, Aden, Colombo et Singapour accueillirent tour à tour le prince et la princesse.

Le 6 mai 1901, ils firent à Melbourne une entrée solennelle et pendant plusieurs semaines, reçurent les fonctionnaires et les colons de la façon la plus cordiale.

M. Joseph Watson, qui, comme historiographe officiel, a accompagné le prince dans tous ses voyages, raconte qu'en une seule réception, à Victoria, le prince Georges serra la main à plus de 4,000 personnes. Une seule fois il s'arrêta pour se frotter le poignet. On lui propose de suspendre les présentations, afin de prendre quelque repos, il répondit :

— Oh non, j'irai jusqu'au bout !"

Quelques semaines plus tard, il visitait les autres possessions anglaises de l'Australie. En Nouvelle Zélande, 5 000 Mahoris des deux sexes organisèrent une fête en l'honneur du couple royal. Les taïbos étaient venues dans leur costume national : costume essentiellement sommaire, corrigé par des tatouages.

Le duc et la duchesse d'York (car le titre de prince et de princesse de Galles ne leur fut conféré qu'au retour de ce voyage), s'étaient, pour la circonstance, couvert les épaules d'une couverture de plumes et portaient à la main une hache d'arme en jade, insigne local de la souveraineté.

L'Afrique du Sud était l'étape suivante. La guerre à ce moment n'était pas encore finie. Lord Kitchener, qui commandait en chef, quitta ses troupes en secret pour venir recevoir le prince et, dans ce rapide voyage, risqua d'être enlevé par un parti de Boërs.

Le voyage se termina par le Canada, où Georges V est revenu quelques mois avant la mort de son père pour participer aux fêtes du troisième centenaire de Québec. Il a d'ailleurs visité également les Indes, refaisant à trente ans de distance la route triomphale jadis parcourue par son père, recevant dans des durbar éclatants l'hommage des rajahs, dont quelques-uns ont apporté à Westminster l'incomparable éclat de leurs perles et de leurs pierreries.

Les souvenirs de ces voyages sont restés traditionnels en Angleterre, notamment le passage de la ligne lors de la croisière de 1901.

Comme on approchait de l'Equateur, le prince, marin dans l'âme et respectueux de toutes les traditions de la marine, adressa à l'escadre le signal suivant :

"Son Altesse Royale a reçu à Colombo, de M. et Mme Neptune, un télégramme annonçant leur intention de visiter les vaisseaux de l'escadre le 25 avril. Son Altesse Royale espère que vous permettrez cette visite, et puisqu'il doit se trouver à bord de vos navires de nombreux jeunes hommes qui n'ont pas encore eu l'honneur d'être présentés personnellement à ce vieux loup de mer, il espère que vous permettrez l'ancienne coutume pour le divertissement et amusement de l'équipage."

Le lendemain, Neptune, son trident à la main, accompagné de sa femme Amphitrite, de ses filles, de son médecin, de son barbier, de son greffier et de ses ours, escalada le vaisseau amiral et le prince, bien qu'il eût plusieurs fois déjà traversé l'Equateur, se prêta le premier à la cérémonie.

Il s'assit dans la chaise du barbier. On le savonna. On le rasa. Puis on le précipita dans la piscine, où les ours le plongèrent et le replongèrent, conformément aux rites séculaires.

Quand il s'agit de baptiser la duchesse d'York, le marin qui faisait Neptune hésita et présenta au duc le bol d'argent qui contenait l'eau baptismale.

—Faites vous-même, répondit le prince.

Sur quoi, le faux Neptune ayant trempé son doigt dans l'eau, en toucha avec respect le front de la future reine.

Partout, d'ailleurs, le prince fit preuve de la même simplicité. Un jour que, dans une colonie, un journal de troisième ordre l'avait attaqué, il répondit aux ministres qui lui proposaient de supprimer le journal :

—A aucun prix ; ce serait justement donner à ces gens-là la réclame qu'ils désirent.

S'il est vrai que les voyages forment la jeunesse, George V a bien employé la sienne. Il est assurément peu d'Anglais de son âge qui connaissent aussi bien que lui le domaine impérial de la Grande-Bretagne. La liberté même avec laquelle il s'est toujours comporté au cours de ses déplacements officiels lui a permis de voir de près les hommes et les choses et les qualités de bons sens et de sagesse, qu'on lui reconnait généralement n'ont pu que bénéficier de ces expériences largement renouvelées.

Le Musée de Maisons-Laffitte

Paris, 29 Juin.

Quand a-t-on passé la Seine au pont de Maisons Laffitte, après avoir, depuis Bezons, trépidé sur la plus perfide des routes, qui, par la variété de ses éléments, fait tour à tour détester le pavé plus que le macadam et le macadam plus que le pavé, on se trouve brusquement en présence d'un délicieux édifice autour duquel, depuis quelques semaines, s'empressent des ouvriers.

L'impression est à la fois charmante et surprenante. Car, sans faire tort à cette partie de la banlieue parisienne, il faut avouer qu'elle offre peu d'échantillons de belles architectures. C'est le château de Maisons, où M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a récemment décidé d'installer une exposition permanente des dix-septième et dix-huitième siècles : mobilier, tapisserie, etc., l'Etat s'en étant rendu acquéreur pour la somme modeste de 200,000 francs.

Cette acquisition était le salut. Mais ce salut a tardé à s'affirmer. D'une part, on a continué le lotissement du parc, déjà commencé en 1830 par le banquier Laffitte, si bien qu'aujourd'hui le château, au lieu de déployer la grâce de ses lignes dans le cadre harmonieux des arbres est bordé de tous côtés par une route défoncée, où les autos passent en haletant. D'autre part, faute de crédits, plusieurs années ont passé sans qu'on fît le moindre travail et le château est ainsi tombé dans un effroyable état de délabrement.

Il était temps, il était grand temps d'intervenir. Nous allons désormais assister à une renaissance de beauté. Puissent seulement les architectes ne pas gâter ce qu'ils répareront !

Car, dans ce château si longtemps abandonné, il y a encore d'admirables choses, des détails incomparables.

Sans doute, la grille du vestibule a disparu : car elle est au musée du Louvre, où elle ferme la galerie d'Apollon. Mais, à chaque pas, on rencontre les œuvres de Gilles Guérin, de Van Obstal, de tant d'autres qui avaient orné merveilleusement chaque coin de la maison.

A tout instant s'évoquent les souvenirs du passé. Le château, en effet, sans être très ancien, a déjà plus de deux siècles et demi d'existence. C'est une famille de magistrats, celle des Longueil, qui le fit construire pour la bagatelle de six millions. Il est vrai que René de Longueil avait été, aux environs de 1650, ministre des Finances et qu'en quittant cette charge il avait prononcé ce mot qui en dit long : " Ils ont tort de me congédier. J'avais fait mes affaires. J'allais faire les leurs. "

Maisons reçut souvent des visites royales, celle notamment de Louis XIV, qui y apprit la mort du duc d'Anjou ; celles aussi de Louis XV, de Louis XVI et de Marie-Antoinette. La famille de Longueil, comme beaucoup de familles de robe, était " dans le mouvement", se piquant de libéralisme et d'intelligence. Elle aimait à accueillir les " philosophes ". C'est ainsi que Voltaire y fut reçu — séjour étrangement contrarié, d'ailleurs, comme on va voir.

Convié par le président de Maisons — jeune homme fort lettré, mais qui, si lettré qu'il fût, ne méritait pas peut-être d'être à l'âge de dix-huit ans, comme il le fut, président au Parlement de Paris — Voltaire vint en 1723 s'installer à Maisons. Il comptait travailler en paix dans un lieu ravissant à l'achèvement de sa tragédie de " Marianne."

Mais il tomba dès l'arrivée malade de la petite vérole et, pendant plusieurs jours, on crut qu'il ne se relèverait point. Il guérit cependant et quitta le château. Or, le jour de son départ, un tison de la cheminée de la chambre qu'il occupait mit le feu à une poutre mal placée et un incendie se déclara, qui fit pour 200,000 francs de dégâts. Les hôtes de Voltaire prirent d'ailleurs la chose le mieux du monde et " leur générosité, écrivait il, fut aussi grande que leur perte."

Plus tard, Maisons appartint successivement au comte d'Artois, le futur Charles X ; puis, sous la Révolution, au citoyen Lanchère ; puis, sous l'Empire, au maréchal Lannes, qui eut l'extraordinaire idée d'y faire planter des peupliers suivant un plan stratégique en souvenir des batailles qu'il avait gagnées.

En 1818, le banquier Laffitte, dont je parlais tout à l'heure, se rendit acquéreur du château. Il fit argent d'une partie du parc et vendit plus de 500 hectares. Ce qui restait était d'ailleurs encore fort beau. Le financier y recevait sous la Restauration d'illustres opposants, tels que Thiers, Manuel, Mignet et Béranger. Celui-ci, rebelle au luxe de cette hospitalité, déclarait qu'on s'ennuyait à Maisons plus que partout ailleurs et s'évadait vers le soir pour aller à pied dîner chez un mastroquet de Saint-Germain, qui offrait pour lui plus de charme.

Tout cela est loin. L'essentiel est qu'on ait pu conjurer l'anéantissement de cette merveille dans laquelle il sera facile d'installer un incomparable Musée.

Le Saint Sébastien d'El-Ksar

Le prince chrétien qui succomba jadis sur un champ de bataille du Maroc, entre Larache et Fez, portait aussi le nom glorieux du martyr tout hérissé de flèches. Le roi Sébastien de Portugal, fils d'une fille de Charles-Quint, transpercé de blessures dans la plaine d'El-Ksar, et piesuement vénéré par son peuple, évoque un passé tumultueux que l'heure présente peut interroger curieusement.

C'était un prince de vingt quatre ans, brûlé d'une fièvre ambitieuse, hanté du désir de bien faire et d'égaler ses aïeux, Jean de Bonne Mémoire, qui avait conquis Ceuta, et ce roi Fortuné, sous lequel la route de l'Inde s'était victorieusement ouverte devant l'étrave des navires de Vasco de Gama. Comme il manifestait la volonté de s'illustrer en Orient, comme une histoire de cheval périlleux et indompté ornait les fastes de son adolescence, on l'appelait, sur les bords du Tage, avec lyrisme et enthousiasme, l'Alexandre Lusitanien.

Le Maroc, en ce temps, demeurait inconnu de l'Espagne. Le Portugal seul y avait pris pied, l'année même de l'Azincourt français, par la prise de Ceuta, puis, une soixantaine d'années plus tard, par la conquête de Tanger, de Larache et d'Arzille. De promontoire en promontoire, de golfe en golfe, de péril en péril, les caravelles découvreuses avaient enfin doublé le cap des Tempêtes, vaincu les foudres fulminantes du géant Adamastor, saisi la terre de l'Inde et la richesse infinie de Goa.

Justement une famille scharnée se disputait le Moghreb. Un oncle usurpateur, entré dans Fez, avait refoulé son neveu jusque vers les territoires du Sud. Le prince évincé fait appel aux Roumis de la péninsule Ibérique. Le roi Sébastien, par Cadix et Tanger, vient prendre terre sur la plage marocaine d'Arzille. Et il marche sur Fez, cherchant d'abord la vallée de la rivière de Larache. Le Loukkos des anciens, méandrique et paludéen, mais agrémenté de vergers lourds de fruits, bordait fabuleusement, aux temps héroïques, le jardin des Hespérides. Un autel d'archéologue y commémorait Hercule. Les Phéniciens y avaient commercé. Ksar-el-Kébir — qui veut dire le Grand Château — en commande un des passages. A quelque distance de la place, entre le Loukkos et son affluent l'Oued M'Khâzen, s'engagea, le 4 août 1578, la bataille désastreuse.

Trente mille cavaliers berbères, disposés en croissant, jugulèrent promptement les quinze mille Européens. Les douze canons chrétiens, mal servis d'ailleurs, cessèrent vite d'aboyer au soleil. Chevauchant son troisième cheval, Sébastien s'abattit tout sanglant sur la terre chaude. Son allié musulman périt dans les marais de la rivière. Le vainqueur lui même, le dur et obstiné Mouley Abd el Malek, porté mourant dans sa litière, comme l'Espagnol héroïque de Rocroy, expira derrière ses ridelles, en pleine victoire, un doigt impérieux sur ses lèvres, pour commander le silence à ses lieutenants et faire croire à ses troupes engagées que sa volonté furieuse continuait à passionner les charges.

Le roi Sébastien, comme tant d'autres, survécut à sa mort. Ses cosies posthumes abondèrent. On le vit revivre dans la personne successive de deux ermites silencieux, qui faisaient, disait-on, pénitence de la défaite meurtrière. On le retrouve encore, vingt ans plus tard, à Venise, dans un personnage mystérieux et expansif, qui, selon des rites immuables, exhibait des marques corporelles et divulguait des secrets d'enfance à des confidents bien choisis.

Ainsi périt, dans la plaine d'El-Ksar, l'an du Seigneur 1578, l'influence ibérique au Maroc. Les Chérifs Saadiens, vainqueurs de la journée, ont cédé, depuis, leur trône éphémère aux Filalides actuels. Il y a quelque singularité, et aussi quelque philosophie, à voir les dépêches aériennes s'intéresser étroitement à la route archaïque d'Hercule, et les radiogrammes détailler les combats qui se livrent sur les bords du Loukkos, à la lisière du verger des Hespérides.

Navire allemand saisi dans les eaux espagnoles.

Berlin, 10 juillet—A la suite de la saisie du vapeur de commerce allemand "Gemma" par la douane espagnole, sous prétexte que ce bâtiment transportait des armes et des munitions de guerre destinées aux royalistes portugais, le gouvernement allemand a prié son consul général à Madrid d'ouvrir une enquête.

Cette enquête est maintenant terminée et le consul a envoyé aujourd'hui un rapport de l'incident, d'où il appert que la saisie du "Gemma" et de sa cargaison est entièrement justifiée. Ce navire avait été affrété par des royalistes portugais et devait débarquer secrètement sa cargaison sur la côte nord de l'Espagne.

—o—

LA FLOTTE RUSSE.

St. Petersbourg, 10 juillet—Le "Poltava", le second des quatre Dreadnought dont la construction a été autorisée par la Douma en 1908 a été lancé aujourd'hui des chantiers de la Néva. On a fait coïncider le lancement de ce bâtiment avec l'anniversaire de la bataille de Poltava.

Sous le rapport de la grandeur et de l'armement le "Poltava" sera identique au "Sébastopol" lancé le 29 juin. Il aura une jauge de 23,000 tonnes et portera douze canons de 12 pouces et treize de 4.7 pouces, sans compter nombre de petites pièces à tir rapide.

MORT DE H. C. ELLIS

Chicago, 10 juillet—Harry C. Ellis, âgé de cinquante huit ans, trésorier de la Lord & Bushnell Company, et bien connu dans le commerce des bois de construction à l'Ouest et au Sud a succombé à une affection cardiaque aujourd'hui.

L'état du sénateur Bilbo

Jackon, Miss., 10 juillet—L'état du sénateur Bilbo s'améliore rapidement et les médecins du Sanatorium de Jackson, où il est en traitement, espèrent qu'il sera sur pied avant la fin de la semaine.

FORT ESPAGNOL.

En se rendant au Fort Espagnol on est certain d'entendre de bonne musique exécutée par l'orchestre de La Fuente, et d'assister à un spectacle intéressant.

Le programme de cette semaine est des mieux composés et a été très applaudi dimanche soir par un nombreux public.

La caution d'Andrew Galliber est fixée à $5,000.

Andrew Galliber, le jeune homme de 19 ans, qui dans la soirée de samedi a tué son beau-père, Frank Artz, en leur domicile, 3465 rue Annonciation, a comparu hier matin en audience préliminaire devant le juge Fisher, de la première cour criminelle de cité.

Galliber a plaidé non coupable, déclarant qu'il avait été contraint à faire feu pour éviter les coups de son beau-père.

Le juge a fixé la caution du prévenu à 5,000 dollars, somme qui sera probablement fournie dans un jour ou deux par des amis de la famille Galliber.

Commission des Grâces.

Par suite d'une indisposition de l'attorney général Guion, la séance de la Commission des Grâces qui devait être tenue hier matin a été renvoyée à mardi 18 juillet.

Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 5. Commencé le 6 juillet 1911

VENGEANCE AVEUGLE

GRAND ROMAN INEDIT

Par JEAN D'ALERIA

PREMIERE PARTIE

MICHEL & Cie

III

L'AFFRONT !

Suite.

—Il était impossible qu'il laissât la maison seule et il m'a chargé de vous exprimer ses sincères regrets.

—Eh.... Eh !.... Ce brave Merlier est comme moi, il fait toujours passer les affaires avant le plaisir.

Il prétend, Julien, que vous lui ressemblez en tous points... Est-ce vrai, cela ?

—Je m'y applique autant que faire se peut.

—C'est très bien. Mais, dites-moi, nous vous avons quitté petit garçon, et je retrouve en vous, aujourd'hui, un fameux gaillard .... Bonne idée qu'eut votre père de vous envoyer passer ces trois dernières années aux Etats-Unis pour y apprendre les grandes affaires.... Voyons, contez-nous un peu ce que vous avez fait là-bas.

Au moment où le jeune Merlier, empoigné par l'amour du métier, commençait à s'étendre sur l'intéressante question des salaisons américaines, et autres produits servant à l'alimentation, le domestique entra de nouveau, portant un plateau chargé de lettres.

Voici encore des aristos qui sont contents de venir se divertir chez nous, s'écria M. Michel avec un gros rire.... Voyons, ceux-là....

Au fur et à mesure qu'il rencontrait un nom aristocratique parmi ces nouvelles acceptations, enflait la voix, avec la même emphase vaniteuse que le matin, il le faisait sonner très haut.

Irène écoutait avec une impatience anxieuse qu'elle s'efforçait de dissimuler.

Tout d'un coup, les yeux du commerçant s'arrondirent en se fixant, effarés, sur un carré de papier qu'il venait de sortir d'une enveloppe.... sa bouche s'entr'ouvrit..... un juron s'en échappa.

La face empourprée de fureur, il bégeya :

—Mon invitation..... C'est mon invitation que l'on me renvoie!.... je ne comprenais pas, tout d'abord.... mais, j'y suis maintenant.... c'est une insulte grossière qu'on me fait.

Oh ! le vieux hibou.... il se permet de me mépriser du haut de son donjon qui croule.... Patience.... un jour viendra où je te le rendrai !

Ne suis-je pas plus méritant que lui, moi qui ai su gagner une fortune ?.... je suis mon propre ancêtre, tandis que lui n'avait qu'à manger les rentes laissées par les siens.... et il s'est plu à les dilapider.... Ce misérable a pourtant femme et enfant. Patience.... il me paiera cela.... je me vengerai.

L'industriel avait exhalé sa colère avec une force telle, que personne n'avait osé l'interrompre.

Hector et Merlier étaient abasourdis.

Mme Michel, absolument effrayée, se demandait de quoi il s'agissait.

Irène, seule, avait compris.... avait deviné !

Son père continuait à vociférer :

—Ah !.... canaille ! bandit ! oser me faire cette injure, à moi !

Clémence, s'étant rapprochée de son mari, hasarda timidement :

—Voyons, mon ami, calme-toi .... il y a peut-être erreur....

—Erreur.... regrit-il.... erreur.... regarde !

Et il mit brutalement sous les yeux de sa femme une carte jointe à l'invitation renvoyée.

Sur cette carte, elle lut :

" Le duc de Belmont, n'étant pas en relations avec M. Michel, lui retourne cette invitation, envoyée sans doute par erreur."

Horriblement pâle, Irène s'appuyait au dossier de son siège.

Julien Merlier regardait tout autour de lui, avec l'air de quelqu'un qui ne comprend pas très bien, mais veut.... poliment, être de l'avis de son hôte.

Hector ne saisissait pas non plus ; cependant, il ricanait en dessous, heureux de la déconvenue de son oncle.

Quant à Clémence, complètement désemparée, elle murmura :

--Mais pourquoi le duc fit il cela ?

...Le duchesse m'avait pourtant parlé avec beaucoup d'affabilité à la soirée de Mme des Tournelles ; et leur fils....

Michel frappa du poing sur la table :

—Ne me parle plus de ces gens-là !....

—Mon Dieu, mademoiselle Irène, comme vous êtes pâle ! on dirait que vous allez vous trouver mal....

Cette exclamation était poussée par Julien Merlier qui, depuis son arrivée, très impressionné par la beauté d'Irène, ne la quittait, pour ainsi dire, pas des yeux.

Sans en comprendre la raison, il avait remarqué l'émotion de la jeune fille et la souffrance contre laquelle elle luttait visiblement depuis quelques instants.

Mme Michel se précipita vers sa fille.

—Qu'as-tu donc, mon enfant ?

—Il fait chaud dans cette pièce, murmura Irène, en se raidissant, je ne me sens pas très bien.... mais ce n'est rien.... je vais me retirer dans ma chambre.... m'étendre un peu sur mon lit, et je vous rejoindrai bientôt.... Sois sans inquiétude, maman....

—Va, ma fille, approuva M. Michel qui, perspicace, avait entrevu la vraie cause du malaise d'Irène, va te reposer....

Il adressa à sa femme un signe d'intelligence, que celle-ci ne comprit pas ; alors, haussant les épaules et l'ayant rappelée d'un ton bref, il lui dit :

—Laisse ta fille tranquille, elle n'a besoin que d'un peu de calme.... ça passera....

Et tout bas, il lui souffla à l'oreille :

—Bête ! tu ne comprends donc pas qu'elle est simplement vexée ... Voici qui avance les affaires avec Julien et sert mes projets....

Ma foi, je suis presque heureux de la réponse que m'a faite ce grossier personnage.

Puis, repris par la colère, de nouveau, il gronda :

—Je sais ce que je sais.... M. de Belmont paiera un jour en gros et en détail l'affront que j'ai reçu aujourd'hui.... il ne perdra rien pour attendre.... Rira bien qui rira le dernier....

IV

LA RENCONTRE

Il n'était bruit, dans le petit village de Saint Séverin, que des splendeurs de la fête donnée aux Glycines.

De toutes parts on avait répondu aux invitations lancées par l'industriel, et la foule avait eu peine à circuler, tant elle était compacte dans les salons et dans le parc.

Ce fut pour M. Michel un véritable triomphe qui cicatrisa la blessure faite à son amour-propre par le brutal refus du duc de Belmont. Il n'en conservait pas moins pour son altier voisin une haine qu'il se promettait bien d'assouvir un jour.

Irène, le cœur alcéré, avait dû présider à la garden-party et au bal, y faire bonne figure et refouler les larmes qui l'étouffaient.

Elle avait dansé sans se permettre de refuser une seule invitation, et parmi ces cavaliers les plus assidus figurait Julien Merlier, avec lequel elle avait conduit le cotillon.

Cette journée avait été un long supplice pour la jeune fille ; elle lui rappelait la soirée chez les Tournelles, l'angoisse succédant aux doux entraînements goûtés, et dans le lyrisme de ses dix-huit ans, elle, regrettait d'avoir été sauvée par celui auquel, sans oser se l'avouer, son cœur s'était à tout jamais donné

Depuis cette mémorable fête, le fils Merlier, encouragé par M. Michel, avait pris son rôle de prétendant au sérieux, et Irène était obligée de subir ses assiduités.

Chose bizarre, son cousin Hector, pour lequel elle n'éprouvait qu'une affection pour ainsi dire routinière, mêlée d'une méfiance vague, lui devint tout d'un coup plus sympathique, car elle le sentait secrètement hostile au " beau Merlier ", comme il appelait, non sans ironie, celui dont les avances auprès de sa cousine le crispaient plus encore qu'il ne voulait le laisser paraître.

A plusieurs reprises, Hector se montra donc très adroitement affectueux pour Irène ; il semblait deviner sa peine et y compatir discrètement.

Quelques jours après la fête